

# Mensonges

Autor(en): **Pérol, Henry**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **17 (1949)**

Heft 2

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-567715>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# MENSONGES

*Scènes finales de la Pièce d'Henry Pérol*

Cette pièce se place dans la période de l'occupation allemande de la France. Un jeune officier allemand — Rodolphe — a fait passer, par amour, la frontière des deux zones à une Française — Henriette — sans savoir qu'elle était une espionne. L'ami de Rudolph — Karl — vient lui apprendre la vérité. La police allemande est devant la porte pour arrêter Rudolph, et Karl veut le faire échapper à tout prix à cette arrestation.

R. Et puis..., après?... L'exil, la confiscation de mes biens, la vie errante à travers le monde?...

K. L'exil..., je t'y suivrai et mes biens personnels suffiront pour deux... dès maintenant, je vais m'occuper de faire vendre tout ce que j'ai en Allemagne, valeurs, immeubles, tout... Je ne regretterai rien, tu sais... Tu ne peux pas me refuser, Rudolph, tu ne peux pas me refuser ce que j'accepterais de toi si j'étais à ta place...

R. Mon pauvre enfant...

K. En attendant... prends... (il lui tend un portefeuille). Il y a là dedans 80 000 Francs..., de quoi faire des folies pendant trois mois...

R. 80 000 Francs... mais pourquoi?... Et d'abord, comment as-tu pu, ici, en quelques heures, te procurer une telle somme?...

K. (faisant un geste vague) — Bah...

R. (lui saisissant la main au vol). Ta bague!... Tu as vendu ta bague!... ce bijou qui te venait de ta mère... ce souvenir auquel tu attachais tant de prix. Et tu as fait cela pour moi! Oh, Karl!

K. Qu'importe!

R. Non, je ne puis accepter un tel sacrifice!

K. Il est fait!... (se reprenant) Ou plutôt, il n'y a pas eu de sacrifice... non, le véritable souvenir de ma mère, il est là, dans mon coeur... le reste ne compte pas... Ce diamant ne pouvait connaître de meilleur destin, un destin me donnant autant de joie. C'est moi qui devrais te remercier de me donner enfin une possibilité de te prouver mon affection, ma reconnaissance, mon admiration. Tu as toujours été si bon pour moi! Aussi loin que je puisse remonter le cours de mes souvenirs, je n'y rencontre qu'une longue, très longue suite de tes bienfaits, de tes bontés... Lorsque j'étais enfant,

au gymnase, où ma faiblesse faisait de moi le jouet, le souffre-douleur de mes camarades, plus forts et plus robustes, tu étais déjà le „grand“ qui me défendais, me protégeais, me consolais... Et alors que, découragé, lassé, je voulais tout abandonner, même mes études, c'était toi qui m'en empêchas, qui me redonnas le goût du travail, la confiance dans la vie... Tu as été ma force, ma volonté, mon intelligence... tu as fait de moi un homme ou presque... Je te dois tout, Rudolph, tu peux tout accepter de moi... Mais plus un mot, viens, partons, obéis-moi aujourd'hui comme je t'obéissais autrefois, avec la même confiance, avec le même abandon... Partons, nous n'avons pas une minute à perdre...

R. Karl, mon petit Karl... ne me méprise pas trop, mais il faut que je lui parle, que je la revoie... une dernière fois, ne fût-ce que pour lui jeter au visage tout mon mépris... (la porte s'ouvre, Henriette paraît.)

H. (Hautaine) Eh bien! ... allez! Mais allez donc! Oui, j'ai tout entendu, je sais ce que vous pensez de moi... Mais, Rudolph, connais-tu toi-même le fond de ta pensée?... Non, ne dis rien, tais-toi... laisse-moi lire dans tes yeux, Rudolph. Tu doutes de ma loyauté de femme... Eh bien, je ne veux plus mentir... Rudolph, lorsque je suis venue à toi, il y a quelques mois... je ne t'aimais pas, je voulais obtenir de toi une aide, un appui pour Pierre Saxel, en effet... mais depuis l'heure où je t'ai appartenu, Pierre n'est plus mon amant... Chaque jour m'apprenait à te chérir davantage... c'est toi seul que j'aime... toi seul.

Partons, Rudolph, j'abandonnerai tout, moi aussi, je vendrai mes biens, mes bijoux... tout ce que j'ai est à toi, nous fuirons tous les deux, nous quitterons la France — et même l'Europe — il me semble que nous ne serons jamais assez loin... assez seuls, Rudolph, notre véritable bonheur va commencer... (Rudolph se détourne d'elle, lentement, dos au public.)

K. (après un temps) — Il faut partir...

H. (écrasée) Tu ne réponds pas, me serais-je trompée, n'aurais-je pas lu dans tes yeux ton pardon, ta confiance, ton amour...

K. Il faut partir, Rudolph...

R. (toujours sans se retourner) Oui... je vais partir... je pars... (Une détonation. Henriette et Karl jettent un cri, alors que lâchant l'arme dont il vient de se tuer, Rudolph tombe sur le canapé.)

K. (se jettant à genoux devant le corps) Rudolph, ce n'est pas vrai... ce n'est pas possible... Rudy!... Oh, Rudy, tu n'as pas eu confiance en moi? Mais pourquoi?

R. (très faible) Karl, mon petit... mon ami... mon frère..., il faut me comprendre, me pardonner..., le lieutenant von Schneider ne pouvait pas être un déserteur. Henriette... je ne vous en veux pas... et je vous crois... adieu, Henriette... Adieu, Karl, merci mon petit... merci Karlchen... (sa tête retombe, il est mort.)

K. Rudolph!... Rudolph!...

(Henriette approche sa main de Rudolph.)

K. Ah non... ne le touchez pas je vous l'interdit, vous entendez.

H. Lâchez-moi, vous me faites mal... Ecoutez-moi, je comprends... je sais... Il était si bon... j'ai tant de peine, c'est horrible... horrible... Ah, ne croyez pas.

K. Je ne crois rien. Je vous hais, Madame, je vous hais de toute mon âme, de toutes mes forces...

H. Mais ne voyez-vous pas que je l'aimais, que je donnerais ma vie pour racheter la sienne...

K. (violent) Assez...

H. Comme vous êtes dur, impitoyable... il m'a cependant pardonné, lui...

K. Il vous a pardonné, peut-être, mais moi je ne vous pardonnerai jamais. Vous vous êtes emparée d'un être trop bon, trop loyal, vous l'avez affolé, vous lui avez fait perdre la tête, vous en avez fait un jouet, et de ce jouet, un cadavre! Voilà votre oeuvre, Madame, soyez-en fière...

H. Ah, c'est trop injuste... Taisez-vous, mais taisez-vous...

K. (hors de lui) Me taire, alors que je suis obligé de faire appel à toute ma volonté, à toute ma raison, à toute ma dignité d'homme pour ne pas vous traiter comme vous mériteriez de l'être?

H. (violente) Eh bien, soit! Insultez-moi, frappez-moi... mais avouez donc aussi le véritable motif de votre haine... avouez-le... (elle le regarde dans les yeux) ... si vous osez!...

K. (bondissant) Quoi?... Ah misérable!... (il va la frapper, son bras retombe). Madame, vous êtes une créature abjecte...

H. (honteuse et anéantie) Ah... j'étais folle... Pardonnez-moi, je vous en prie... c'est devant ce cadavre qui est celui de l'être que l'un et l'autre nous avons le plus aimé au monde que je vous le demande... nous ne pouvons plus, nous ne devons plus nous haïr... ce serait un sacrilège... ne le comprenez-vous pas? Et si pour vous je suis une criminelle et si la criminelle doit expier et souffrir... n'ayez crainte l'expiation est commencée et je suis assez malheureuse pour mériter toutes les pitiés... même la vôtre...

K. (ricanant) Vous êtes assez malheureuse... Vous (méprisant) Femme... Ah! Femme, monument d'égoïsme et d'égoïsme... C'est à vous qu'il faut en revenir, n'est-ce-pas... C'est vous qu'il faut plaindre... admirer peut-être!... Vous êtes malheureuse! Vous êtes malheureuse, mais lui, il est mort... vous êtes malheureuse, mais lui il est déshonoré, déshonoré par vous, grâce à vous...

H. (se redressant brusquement) Hé bien non! ... J'irai jusqu'au bout! (Elle se dirige vers la fenêtre dont elle tire les rideaux) ... et son honneur, je le lui rendrai... au prix du mien, et de ma vie... (elle ouvre la fenêtre.)

K. Madame!

H. (s'adressant aux policiers allemands) Messieurs... veuillez monter, je vous prie... je viens de tuer le lieutenant von Schneider...  
et le rideau tombe très lentement...